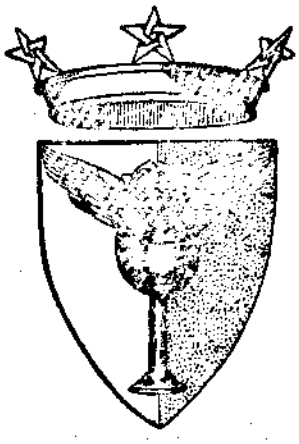

REVUE DES ÉTUDES PELADANES

Organe Officiel de la Société JOSÉPHIN PÉLADAN

- Association déclarée au J.O. du 20 mai 1978 -

22, rue Beaurepaire - 75010 PARIS

Trimestriel n°6 et 7 Septembre et Décembre 1976

SOMMAIRE

		pages
o	Allocution prononcée au cours de la Messe célébrée pour le 58ème Anniversaire de la mort du Maître Joséphin PELADAN par J-P. BONNEROT	3
o	Allocution prononcée sur la tombe du Maître pour le 58ème Anniversaire de sa mort par François TROJANI.	6
o	LA HARPE DE CLEDEN par Joséphin PELADAN	9
o	Joséphin PELADAN, Auguste STRINDBERG et le symbolisme de l'or par Alain MERCIER	13
o	Une lettre inédite de Félicité de LAMENNAIS à l'abbé Paul François Gaspard LACURIA.	16
o	Table des sources manuscrites utilisées depuis notre premier numéro.	22
o	Portrait de l'abbé LACURIA	12
o	Deux documents de Fernand DIVOIRE à PELADAN pour son ouvrage : FAUT-IL DEVENIR MAGE	21

MEMBRES DU BUREAU

PRESIDENT : - Mr Jean-Pierre BONNEROT
200, rue St-Jacques - 75005 PARIS.

SECRETAIRE GENERAL - Mr François TROJANI

VICE-PRESIDENTS : - Mr Michel MASSON - 22, rue Beaurepaire 75010 - PARIS.

- Mr Bernard BONNASSIEUX - 18, rue Montalivet - 75008 PARIS.

SECRETAIRE et TRESORIERE : - Mlle Barbara BLANC - 5, square des Colonnes - 92360 MEUDON-la-FORET.

MEMBRES D'HONNEUR

Mme Berthe d'YD - Mme Gisèle MARIE - Dr Philippe ENCAUSSE.
Mr Paul COURANT - Mr Alain MERCIER - Mr Elie-Charles FLAMAND.

REDACTEUR EN CHEF : Mr Jean-Pierre BONNEROT.

TOUTE CORRESPONDANCE DOIT ETRE ADRESSEE à Mr Jean-Pierre BONNEROT

Ce numéro a été ronéotypé à CENT EXEMPLAIRES, numérotés de 1 à 100.

Conformément à la loi sur le dépôt légal, la REVUE DES ETUDES PELADANES est déposée à la Bibliothèque Nationale et parmi d'autres centres de documentation, à la Bitliothèque de l'Arsenal à PARIS, à la Bibliothèque Littéraire Jacques DOUCET à PARIS et à la Bitliothèque de la Ville de LYON.

N°

ISNN. 0338 - 2087.

ALLOCUTION PRONONCEE AU COURS DE LA MESSE CELEBREE
POUR LE 58ème ANNIVERSAITE DE LA MORT DU MAITRE
Joséphin PELADAN

Jean-Pierre BONNEROT
Président.

Mes Frères,

En ce matin de juin, nous ne sommes pas très nombreux à nous unir à cette messe, célébrée à la mémoire de PELADAN. Nous n'avons ici qu'un regret à manifester : celui de la décision prise avant-hier par la Chambre de Direction de l'Ordre Martiniste, de ne plus mener le même combat que nous.

L'ordre Martiniste, je le précise, est la continuation historique de l'Ordre Kabalistique de la Rose + Croix - du moins sur le plan de l'histoire exotérique -. Le Maître Joséphin PELADAN était le Président de la Rose + Croix + Catholique du Temple et du Graal.

Cette opposition des doctrines entre les deux ordres, le Maître ne l'avait-il pas pressentie quand en juin 1890. il écrivait dans la revue *L'INITIATION*, aux membres de l'Ordre Kabalistique de la Rose + Croix ce qui le différenciait et le séparait de ses pairs :

"Mon caractère absolutiste m'isole de votre oeuvre éclectique ; l'Occulte "entier ne me suivrait pas à la messe et je m'écarte du coudoiement spirite, "ou maçon, ou bouddhiste... Je dédaigne la Franc-Maçonnerie quand je ne la "méprise pas et je n'accepterai jamais, cardinal laïc, de traiter avec "aucun de cette espèce. Je dédaigne le bouddhisme comme théologien archéo-"logue ; je nie la prétendue chronologie brahmanique, le cycle de Ram. "Enfin, je ne fais nul état des théories spirites... vous venez du libre "examen vers la Foi, je sors du Vatican vers l'oculte"

Ainsi commençait entre les deux Ordres, ce que la chronique appela la Guerre des deux Roses. PELADAN était catholique et considérait dès lors que la vérité était dans la révélation Christique, et non dans un syncrétisme qu'expose la Franc-Maçonnerie. Le 17 février 1891, le Maître écrivait à PAPUS :

"... cette rigueur catholique que j'ai manifestée par trois fois dans "Le Figaro ne me permet pas de rester plus longtemps, le consort d'un grou-"pe où CAKYA MOUNI usurpe sur N.S. Jésus-Christ. Ce qui pour vous se rubrique "religion comparée, je l'appelle peut-être sacrilège".

PELADAN espérait un autre destin pour ses frères et dans ce même mandement à PAPUS, il ajoutait :

"Je vais avec mes adelphes, vous attendre devant l'autel eucharistique, dans "le palais d'Ignis ardens ; et j'espère un jour vous y accueillir avec d'in-"dicibles loetare".

PELADAN ne siégeant plus parmi les membres du Suprême Conseil de l'Ordre Kabalistique de la R + C, parce qu'il était catholique et s'opposait au syncrétisme de la F.'. M.'., a attendu ses frères, vainement, ce matin, nous disciples du Maître, nous attendons encore la réalisation de ce vain espoir, et pourtant nous savons !.

Comme s'opposèrent au siècle dernier PAPUS et PELADAN sur cette différence dans la croyance entre le syncrétisme et la Foi Christique, nous savons depuis avant-hier que l'Ordre Martiniste, fondé par PAPUS, nous a reproché ces mêmes points qu'autrefois, il était reproché à PELADAN : le catholicisme et l'opposition à l'esprit syncrétiste de la F.'. M.'. . Pour nous qui nous voulons disciples de Joséphin PELADAN, qui sommes chrétiens, nous considérons cet arrêt comme un grand honneur : les disciples sont assimilés et reconnus comme fidèles et UN à la pensée de leur Maître, mais nous savons aussi qu'au-delà de cet honneur, par cet arrêt, l'histoire est un perpétuel recommencement et que ceux qui continuent l'esprit de la R+C+C+ ne collaboreront plus avec ceux qui continuent l'esprit de la R+C+Kabalistique : l'Ordre Martiniste. Nous avons entendu cet arrêt, nous avons le regret de constater que nous ne menons pas tous, le même combat.

Disciples de PELADAN, nous sommes quelques-uns à être catholiques, et dans le Christianisme qui est notre part, nous déposons le contenu de notre Foi dans Celui qui s'est déclaré être *"Le Chemin, la Vérité et la Vie"*.

Il nous est reproché, comme autrefois à notre illustre Maître PELADAN, cette fidélité. Pourtant, est-elle donc oubliée cette adresse de Saint Paul dans sa *I°Epître aux Corinthiens, IV, 1 et 2 : "Qu'on nous considère donc comme des serviteurs du Christ, des intendants des mystères divins. Or, ce que l'on exige des intendants, c'est de se montrer fidèles"*.

Fidèles, oui nous le sommes, à cette Révélation des Mystères divins puisque contrairement à PAPUS et à l'Ordre Martiniste qu'il fonda, nous ne pensons pas que toutes les religions et les systèmes métaphysiques sont équivalents, mais qu'il n'y a qu'une vérité : Notre Seigneur Jesus-Christ et Sa Révélation.

PELADAN avait prévenu les générations à venir, l'a-t-on médité cette adresse au monde, que le Maître rédigeait dans une lettre à Gabriel BOISSY en 1901 ? Les membres de la Chambre de Direction de l'Ordre Martiniste l'ont-ils connu, ce texte, pour oser aller à son encontre : il était pourtant important et résumait toute une vie de Maître, dans cet aveu et ce suprême espoir, qu'il nous plait de citer :

"... on a repoussé les mots, et le bien que je voulais n'a pas été... la "doctrine inaltérablement vermeille n'aura subi qu'un retard d'expansion. "Le voeu demeure : si je ne dois pas trouver la forme moderne de la vérité, "j'aiderai les prédestinés à cette découverte, par la leçon même de mon "aventure... les guerres de l'idée sont des guerres de mille ans... Jusqu'au "moment où chacun se vengera sous la bannière de son ordre, il n'y a qu'un "ralliement : la Croix, et qu'un Maître, notre ineffable Seigneur, vrai

Dieu et vrai homme Jésus, dont le nom soit uniquement convoqué".

Quand rassemblés à Montségur, les seize compagnons de MERODACK, eurent dit NON, à l'ultime voeu que voulait leur imposer leur Grand Maître, le Mage s'en alla vers l'Orient, seul, triste, accablé, comme le relate l'épilogue de ce merveilleux roman de PELADAN qu'est *LA VERTU SUPREME*. Permettez-moi de vous offrir cet ultime scène, gage d'un espoir qui ne saurait mourir:

-*"Finis Latinorum" dit Ilou, encore, tandis que la silhouette de MERODACK, rapetissée par l'éloignement, devenait vague et imprécise.*

-*"Père" dit Ournah, au moine, "par grâce, une parole d'espérance !"*

-*"Une promesse !" implora Dagon*

-*"Un oracle !" demanda Nergal*

Ilou, soudain illuminé s'écria :

-*"L'espoir demeure, la promesse est certaine, l'oracle sûr ; moi, pontife de l'Orient, petit fils des Mages qui vinrent à Bethléem, je vois l'Etoile : elle marche toujours devant nous, elle ne s'éteindra jamais".*

Il s'arrêta, recueilli, cherchant la forme lapidaire de sa pensée et dit simplement :

I N F I N I T A S C H R I S T I

Voici notre Charte, voilà la raison de notre espérance, voilà pourquoi nous sommes si seuls ce matin, pas même seize, à cette messe, et nous savons hélas que ceux que le Maître avait attendu, cette année encore, ils ne viendront pas. Ils ne sont toujours pas là, ceux qui suivirent la voie préconisée par PAPUS, la R + C +*Kab*balistique et l'Ordre Martiniste : nous ne menons pas hélas le même combat, et c'est un regret particulier pour moi qui un instant m'étais illusionné. Si tant de regrets se manifestent en nous, l'espoir ne nous abandonne point et je vous propose d'unir toutes nos prières, au cours de cette messe, pour que tous les hommes qui ont pour vocation de révéler les Mystères, soient trouvés fidèles, comme le demande l'Apôtre, et pour que cette tension, cette guerre des deux roses, prenne fin, au profit du Christianisme triomphant : PELADAN n'aurait pas souhaité plus bel accomplissement et l'orientation de nos prières, vers un autre but.

Ainsi soit-il.

--§--

ALLOCUTION PRONONCEE SUR LA TOMBE DU MAITRE
POUR LE 58ème ANNIVERSAIRE DE SA MORT

par M. François TROJANI
Secrétaire général

Chers amis,

Je vous remercie de vous joindre, cette année encore à nous, pour commémorer le souvenir de ce Maître que fut Joséphin PELADAN. De même, au travers de Joséphin PELADAN, ce souvenir et cet hommage, nous les dédions à tous ces morts illustres qui, à cette époque, et animés par un même esprit, fécondèrent d'un souffle puissant, la Tradition.

Mage, Sâr Babylonien, Initié, Rose+Croix,... c'est du chrétien que nous parlerons aujourd'hui, PELADAN ne se retournera pas dans sa tombe parce que nous lui otons ces masques et ces titres superfétatoires et oiseux.

C'est à un des rayons de cette pierre catholique, indestructible parce que cuite à un feu autrement puissant que celui des mondanités et des vanités de salons, que j'éclairerai mes propos. "*Personnellement* - écrivait Papus dans PARIS-JOURNAL du 13 janvier 1913 - *et en compagnie de beaucoup d'occultistes occidentaux, je considère le catholicisme comme la plus haute des révélations divines sur la terre, car à mon avis, le Christ et la Vierge Marie, ouvrent à l'esprit et à l'âme, la véritable porte du monde céleste*".

Oh ! de nos jours on se partage la tunique avec rage, et je sais bien que le mot fait frémir des grands esprits, qui ont des yeux et des griffes de taupes. Ce n'est pas à ceux que le miel opiace du syncrétisme trouble, et qui rêvent les yeux miclos, lentement vampirisés par des symboles ; que la Sainte Eglise avait sagement sculpté à l'extérieur des cathédrales ; que nous nous adressons.

PELADAN n'eut-il pas la précaution de préciser, en accord en cela avec Papus "*Oui, Jésus+Christ est Dieu. Il l'est devant l'intelligence comme devant la Foi. Mais sa divinité n'éclate que par comparaison. Celui qui connaît les grandes religions du passé, seul, est rationnellement convaincu de la divinité du Christ*".

Aussi, n'est-il pas de plus bel hommage à rendre à Joséphin PELADAN, que d'évoquer une partie des mystères de l'hermétisme, et qui nourrissent en secret la messe, renouant ainsi à un temps hors du temps, cette commémoration.

La pierre d'autel est verte, comme la table d'émeraude, comme le vitriol des philosophes, et contient des ossements d'un saint martyr. Ces ossements sont enrobés dans une toile rouge

avec trois gains d'encens. Peut-on en effet et d'une manière plus parfaite, et que l'on chercherait vainement dans les livres ; une fois la séparation par le feu achevée, celle de l'épais d'avec le subtil ; évoquer plus précisément *"Le soleil des Sages"*, le souffre philosophique, lequel offre l'aspect d'une terre rouge.

Les anciens philosophes ont de même appelé cette terre, Adamas, du nom d'Adam, premier père des hommes. Et gardons en mémoire cette fondation de la croix, hissant le Christ, Soleil accompli et nouveau, sur le golgotha, crane d'Adam, prémice de tous les saints martyrs à venir. Et le Christ lui-même appuie son Eglise sur Pierre, *"Jadis Simon fils de Jonas"* et auquel il dit : *"tu seras appelé Cephas ce qui se traduit Pierre"*.

Cephas dont le syriague Kiph qui désigne une pierre, et le grec Kephales, c'est-à-dire la tête, nous désigne sans ambage sur quelle pierre repose le catholicisme.

Je rappellerai de même le pain de vie, corps glorieux du nouveau Roi, essencifié, rayonnant, transubstantié , par cette psychotechnie de la consécration rituelle et verbale, opérée par le prêtre lui-même marqué du signe rayonnant sur sa chasuble : le Psi. L'eau et le vin, comme les deux roses blanche et rouge, rappel de l'indéfectible union de la pureté et du sacrifice sanglant, de cette eau que Moïse fit jaillir du rocher, et qu'aux noces de Cana, plus avant dans le déroulement du grand-oeuvre cosmique, le Christ éleva à la substance du vin.

Messe, éclairée par les deux chandeliers brûlant sur l'autel, unissant l'eau gelée de la cire et le feu potentiel dans le vin : et les sonneries lors de l'élévation, qui nous indiquent que la matière chante, en gravissant ses étapes vers la perfection. Et les saints mirobolytes dont les corps rendus incorruptibles, défient les atteintes de la mort, et l'ampoule de Saint Janvier et l'Améthyste que les évêques portent au doigt, révélatrice des mystères pyrotechniques les plus profonds, et qui nous prouvent sous quelle Dignité peut seule être assise la transmission.

Tel est l'autel et une partie infime des mystères sur lesquels repose l'Eglise Catholique et ses rite.

Certes, Cervantes avait raison quand par dérision, et pour se moquer de la fausse questede la chevalerie, il faisait veiller Don Quichotte, dans l'hôtel d'une auberge espagnole, dans lesquelles le bon sens populaire nous dit *"que l'on y mange que la nourriture que l'on apporte"*, et dont les seuls martyrs sont des morts d'apolexie après des banquets trop copieux.

Je n'en finirais pas, Chers amis, d'évoquer les richesses de l'Eglise et je vous prie de m'excuser d'avoir été aussi bavard et finalement quelque peu caustique, afin de ne pas déplaire à Joséphin PELADAN.

§

LA HARPE DE CLEDEN

par Joséphin PELADAN

Cette année-là, j'étais l'hôte de mon bon camarade d'écritoire Arthur de Bernières, en son château de (Pleslin), aux murs de granit, qui abritent tout le confort moderne. Hospitalité charmante où chacun menait le train qu'il voulait : un jour que toute la maisonnée s'en allait à Dinard, pour les régates, j'en profitais pour faire seul l'excursion de Cléden.

Le manoir qui s'y élève n'offre de curieux qu'une verrière, épave d'une église médiévale, citée dans les mémoires savantes pour de très étranges personnifications des vices et des vertus : cela correspondait à mes recherches du moment. Je dus me tromper de route ou rêvasser en marchant, car j'arrivais très las et très tard. Autour de moi, des maisons basses de troglodites en contrebas de la route et dont la cheminée se trouvait en parallèle à la haie, de ces demeures qui se cachent, se (fréquentent) en terre bretonne. En face d'une vieille église, sur un tertre, les tours rondes de la gentilhommière, déjà noircies sur le ciel blafard de septembre, se dressaient d'allure romantique. Un piéton après plusieurs heures de chemin ne peut guère se présenter entre chien et loup, sous prétexte de photographier un vieux vitrail. Il fallait s'enquérir d'un repas et d'un gîte et remettre la tentative au lendemain.

Je demandais à un paysan qui revenait des champs sa binette sur l'épaule, de m'indiquer l'auberge. Il me montra une massure sordide qui portait en lettres délavées sur une planche "débit de boissons". Dans ces coins perdus de la vieille Bretagne la cure est vraiment le consulat de la civilisation : ce n'est que là qu'on trouve l'entente du Français et de l'accueil. Je me fis conduire au presbytère : on lisait sur la porte : Sonnez fort. Un chien vint d'assez loin en aboyant et se mit à gronder derrière la porte. Si l'honorable recteur était absent, je me voyais très embarrassé. Après de longues minutes, le gravier cria sous un pas lourd, le judas de fer grinça et je me sentis dévisagé, à mon avantage, car la porte s'ouvrit et le curé parut inpersonnel dans la pénombre.

J'expliquais ma mésaventure. Il écouta, barrant le seuil de sa forte carrure.

-*"Ma foi Monsieur, si un reste de lapin et un lit propre vous suffisent, entrez et soyez le bienvenu."*

Suivi du chien qui ne grognait plus que par instants, nous traversâmes le jardin où une servante à l'éclatant bonnet attendait, curieuse de cette visite tardive. Le vieux prêtre donna quelques ordres et m'introduisit dans la salle à manger à la belle armoire. On s'assit et la conversation fut banale et cordiale, tandis que la bretonne allait, avec vivacité, de la table qu'elle mettait à la cuisine où elle avait allumé son fourneau.

- *"Comment pensez-vous franchir le seuil du château ? le Comte de Cléden vit tout à fait seul. C'est un homme fort étrange. Vous ne savez rien de lui ?"*

- *"Rien !"*, lui dis-je.

Il fit un mouvement de dénégation.

- *"Vous venez pour la harpe ! Avouez-le. Le vitrail est un prétexte.*

- *"La harpe ?"* demandai-je.

Il vit à mon air que je ne mentais point.

- *"Le château de Clêden a donc une légende ?*

- *"Vous appelez légende, n'est-ce pas un fait ancien, incertain... et d'histoire, un fait ancien ou non mais certain... Le château de Clêden a donc une histoire.*

- *"Et dans cette histoire, il y a une harpe ?*

Il ne répondit pas, et brusquement :

- *"Croyez-vous au surnaturel ?*

La réponse est malaisée, quand un prêtre interroge, on ne voudrait passer ni pour septique, ni pour superstitieux :

Il précisa sa pensée.

- *"Croyez-vous que les morts puissent revenir manifester les passions qui les agitèrent pendant leur vie : croyez-vous aux revenants ?*

La servante était avancée.

- "A *table !* dit le prêtre - *et si le repas est médiocre, je ferai au dessert un récit peu banal.*

J'aurais bien voulu que la narration assaisonnât le lapin, mais peut-être ne voulait-il pas que la servante entendit, ou bien tenait-il à assurer son effet par un peu d'attente. Quand il n'y eut sur la table qu'une bouteille de vieille eau de vie, j'offris un cigare au prêtre qui se cala dans son fauteuil paillé, sa grosse face prit un caractère grave comme si sa pensée l'impressionnait lui-même.

- *"Mademoiselle Yvonne de Plouhardec avait dix-sept ans bien née, polie et pauvre, elle prolongeait son séjour au couvent des Dames de la Visitation à Rennes, plutôt que de rentrer chez une tante sa parente. La mère était morte jeune, le père, un officier avait péri aux colonies. Rien ne distinguait Mlle de Plouhardec qu'un talent presque inné que semblait lui avoir légué sa mère pour jouer de la harpe. Je l'ai entendu : cela ne ressemblait pas du tout aux arpèges que l'on entend à notre Conservatoire de Rennes. La harpe fait l'office d'un accompagnement d'ordinaire, sous les doigts de la jeune fille les traits formaient un chant. A la distribution des prix, le Comte de Clêden entendit la virtuose et reçutce que dans les romans on appelle le coup de foudre. C'était lui aussi un personnage singulier ou du moins il passait pour tel dans la société rennaise. Le mariage eut lieu et les jeunes époux s'enfermèrent dans le château de Clêden et n'en sortirent plus : tous les soirs on entendait, quand le vent était favorable, les accords de la harpe, et le beau vitrail s'illuminait. Quoi*

de plus simple pour une jeune femme qui a un talent de musicienne, de l'employer à l'agrément des soirées conjugales ! Mais en Bretagne rien n'est simple. Avant la révolution, on aurait dit que cette harpe était fée. Derrière les hauts murs du parc, le jeune couple n'échappait pas à l'inconscient espionnage des domestiques. Ils racontèrent que la salle d'honneur (celle qui fut aménagée pour recevoir la verrière qui vous intéresse) avait été transformée en chapelle et que la harpe d'Yvonne se dressait sur une sorte d'estrade qui leur sembla un autel. Il y avait bien quelque chose de mystérieux dans cet amour si recueilli, dans ce perpétuel tête à tête : cela ressemblait si peu à ce que l'on voit, que l'instinct rustique prophétisait presque une catastrophe. Le bonheur semble toujours un intrus en ce monde.

Le curé aussitôt se détracta :

- *"Si toutefois le bonheur peut résulter des passions humaines.*

Il alluma son cigare, tira deux fortes bouffées et reprit :

- *"La Comtesse de Cléden mourut, brusquement, un peu moins de deux ans après son mariage ! Son mari n'eut pas le courage même de rentrer au château. Du cimetière, il se fit conduire à la prochaine station et on ne le revit plus. La vieille demeure resta close et silencieuse. Le Comte voyagea pour oublier, comme dans les romans. Et quand je fus nommé le curé de Cléden, le château n'avait pas revu son seigneur depuis six ans. Ce fut un évènement lorsque le vieux fermier qui faisait office d'intendant reçut l'ordre d'ouvrir les fenêtres et de nettoyer. Le veuf ne revenait pas seul. Il amenait un fiancée. Nos paysans hochèrent la tête ; leur pronostic m'étonna. Un veuf de trente ans qui se remarie, c'est ordinaire et combien peu accordent six ans aux larmes et au regret. N'importe, mes paroissiens (car c'était leur pressentiment presque unanime) me dirent a peu près :*

- *"Monsieur le curé, vous ne bénirez pas cette union là !*

- *"Ce fut par un soir d'automne mélancolique et tiède que le Comte rentra dans son château avec sa fiancée et sa future belle-mère. La lune vit passer dans les sombres allées du parc, le jeune couple : une ombre se mêlait à leurs deux ombres, une ombre d'outre-tombe, et ils se taisaient, absorbés l'un et l'autre par une semblable hantise.*
La jeune fille avant de devenir la fiancée et la Béatrice d'une nouvelle vie, reçut la confidence du grand amour défunt ; obstinément elle avait voulu venir au lieu où le souvenir gardait toute sa puissance, et l'emporter sur la morte comme sur une rivale.
Vous les voyez n'est-ce pas, assis sur le vieux banc de pierre, les mains unies, luttant contre une idée fixe. Lui, parlant d'amour pour ne pas entendre l'écho grandissant du passé, elle, anxieuse. Une légère brise passe dans les épais feuillages qui bruissent : Tout à coup, le Comte frémit :

  - *"N'avez-vous rien entendu, Bien aimée ?*
  - *"J'entends le vent à travers les branches.*

  Il écoute encore. Elle se sent pâlir, elle a peur atrocement, murmurant avec rage :

  - *"C'est elle !*

  Impérativement, presque durement, la pression d'une main fiévreuse ordonne le silence. A peine ose-t-elle demander :

- "Qu'entendez-vous ?

-"La harpe ! s'exclame-t-il en se redressant.

- "Elle reste consternée, devient-il fou ? A phrases saccadées, il s'excuse :

-"Chère Anne, pardonnez... un malaise passager mais intense !... Je vais vous quitter et demain il n'y paraîtra plus...

- "Ah ! Si vous me quittez en ce moment, je ne vous reverrai jamais,

- "Rentrons... douce amie...

- "Non, je me tairai - supplie-t-elle -, j'écouterai avec vous.

- "Maintenant, elle aussi entend des cordes vibrer selon un rythme indistinct. Elle cède à la volonté qui la ramène au château, presque de vive force. Il s'excuse encore, en la quittant, mais de quelle voix sèche d'homme bien né qui n'oublie pas que sous son toit et envers une femme, il ne peut se départir des bienséances.

- "A peine l'a-t-il poussée dans sa chambre, qu'il s'élance vers la grande salle. Il a la clef dans sa poche. La serrure résiste. Il s'irrite et s'englantant les mains, la (pièce) tourne, il entre d'un bond, en repoussant l'huis.

Le vieux curé jeta le bout de son cigare vers la cheminée.

- "Vous coupez le récit avec tout l'art d'un feuilletoniste - lui dis-je.

- "Voulez-vous que j'invente, Monsieur ! la harpe devait-être sur l'estrade comme on l'y avait laissée six ans auparavant. Le Comte de Cléden vit-il les cordes pincées par des mains invisibles . Vit-il des mains ou un fantôme entier ? Lui seul pourrait le dire, car la malheureuse fiancée qui cria et pleura contre la porte, et finalement s'évanouit d'horreur, ne vit pas l'homme hagard qui à l'aube enjamba son corps et vint sonner à mon presbytère. Je n'étais pas levé : il attendit en piétinant mon petit jardin. Son discours fut bref :

  - "Monsieur le curé, j'ai amené au château Mademoiselle de X, ma fiancée et sa mère. Je rompts ces fiançailles sans aucune raison que je puisse donner. Voulez-vous vous charger de la mission : il y a mille francs pour vos pauvres.

-"Il posa le billet sur le buffet, salua et sortit.On ne refuse pas une pareille somme à Cléden : je mis ma soutane neuve, mes souliers à boucle, et après la messe, je m'acquittai de l'ambassade et j'appris ce que je vous ai conté.

Une heure après, la fiancée en larmes et sa mère outrée sortaient du château et le Comte y rentrait.

Le prêtre se tut :

- "Et après ? - demandais-je - des années ont passé et aucune femme n'a franchi le seuil ?

- *"Il n'y a pas d'après.*

- *"La morte l'a emporté ! Yvonne a repris son époux* - Dis-je en matière de conclusion - *Croyez-vous que la harpe ait vibré, que réellement Yvonne soit revenue ?*

Il m'interrompit :

- *"Au bourg, il y a des esprits forts : ils vous diront qu'il ventait ce soir-là et que la brise pinça les cordes... Le fait indiscutable c'est que la morte a reconquis son homme et l'a gardé. Il vit avec un fantôme ou avec un souvenir, comme vous voudrez...*

  Les savants expliquent, les imbéciles nient, les simples dont je suis se taisent".

-=-=-=-=-=-=-=-

L'abbé Lacroix
(1806-1896)

"LES DERNIERES CONFIDENCES DU GENIE DE BEETHOVEN" - Préface et 2 portraits par Félix THIOLLIER - Bibliothèque de l'OCCIDENT, Paris 1902, p. 1.

JOSEPHIN PELADAN, AUGUSTE STRINDBERG ET LE SYMBOLISME DE L'OR.

par Alain MERCIER

Les rapports qu'entretient Auguste Strindberg avec les courants ésotériques et occultes de son temps ont été généralement bien mis en lumière par les spécialistes du dramaturge suédois. On sait que Strindberg fréquenta les "néo-alchimistes" du milieu de Jollivet-Castelot, les martinistes de l'Initiation dont les chefs de file étaient Papus et Sédir. On ignore davantage son intérêt pour l'oeuvre de Péladan, intérêt qu'atteste pourtant une préface à l'édition allemande de Le Panthée en 1911. Cette traduction, parue sous le titre Das allmächtige Gold (L'or tout puissant) dans une collection dirigée par Gustav Meyrink aux éditions Georg Müller (Munich et Leipzig) nous a été récemment communiquée par la bibliothèque de Leipzig ; elle est bien entendu introuvable en France. Le traducteur, Emil Schering, fut aussi celui du théâtre de Claudel Outre-Rhin.

Avant d'en venir plus précisément à la préface de Strindberg, nous rappellerons que celui- ci avait lu des ouvrages de Péladan dès les années 90, à Paris. Voici ce qu'il écrit dans Inferno (Mercure de France, éd. 1966, p. 243) :

> *Le 1er mai (1), je lisais, pour la première fois de ma vie, Comment on devient mage du Sâr Péladan.*
>
> *Le Sâr Péladan, jusqu'alors un inconnu pour moi, se présente comme un orage, une révélation de l'homme supérieur, de l' übermensch de Nietzsche, et avec lui le catholicisme fait son entrée triomphale dans ma vie.*
>
> *"Celui qui doit venir" est-il venu en la personne de Péladan ? Ce poète-prophète-philosophe, est-ce bien lui, ou faut-il encore en attendre un autre ?*
>
> *Je ne sais ; mais après avoir franchi ces propylées vers une vie nouvelle, je commence à écrire le présent livre, le 3 mai.*

Un an plus tard, le 2 mai 1897, dans Inferno II (incorporé à Légendes, éd. 1966 du Mercure de France, p. 104) Strindberg cite un extrait du Rheingold de Wagner qui est bien dans l'esprit de Panthée :

> *Seul celui qui*
> *Renonce à l'amour*
> *Seul celui qui*
> *Chasse le plaisir,*
> *Seul celui-là atteint la magie*
> *De forger l'or en anneau*

(1) Il s'agit du 1er mai 1896.

Dix jours plus tard, il lit - ou relit - l'Androgyne de Péladan, dont il reproduit un court extrait. Sans prétendre que Strindberg avait lu les dix-neuf volumes de La Décadence latine, nous sommes fondés à croire que sa connaissance de l'oeuvre ne s'arrêtait pas à Comment on devient mage et à l'Androgyne. La préface allemande qu'il rédigea pour Le Panthée atteste qu'il avait abordé de manière plus générale les écrits du Sâr.

En édition originale, Le Panthée, dixième volume de La Décadence latine était paru chez Dentu en 1892 avec une couverture d'Alexandre Séon et un vernis mou de Fernand Knopff. Ce n'est donc que neuf ans plus tard que la traduction allemande de Schering en fut publiée. Mais Strindberg devait connaître le texte français depuis plusieurs années, ses tentatives alchimiques (ou hyperchimiques) coïncidant avec la crise mystique de la période 1896-1898. Ce roman de Péladan traitant du thème de l'or magique de façon toute wagnérienne, sinon alchimique, Strindberg ne pouvait pas ne pas l'avoir rencontré dans sa quête "philosophale" poursuivie parmi les alambics et les cornues. Le très beau Cantique de l'or qui prélude au roman (ce texte est un des chefs-d'oeuvre du Sâr) répondait parfaitement à ses aspirations d'alors:

> *Symbole du parfait, synthèse des sciences, ô métal absolu, concrétion de soleil, densité de lumière, or tout-puissant, or Dieu !*
>
> *Vainement les Mosché iront sur les hauts lieux, recevoir la divine parole : toujours voeu d'or, tu seras l'invoqué, et ta loi courbera comme un joug adoré, les âmes de ce monde.*
>
> *II*
>
> *Talisman du désir, matière incorruptible, ô seul fruit de la terre : tu donnais la santé aux époques magiques, or potable ; les sages mêmes t'ont cherché, pierre philosophale. Les arts et les métiers sont des chemins vers toi. (....)*
>
> *III*
>
> *Ce souffleur qui courbe sa vieillesse sur l'athanos, a consumé sa vie à l'incanter. Vois : sa fiévreuse recherche avive encore son oeil que la mort, demain, vitrera. (....)*

Dans les sept pages de sa préface au Panthée, Strindberg rend pleinement hommage à Péladan en le situant au côté de Nietzsche dans la réaction idéaliste qui suivit en Europe l'ère du positivisme et du naturalisme. La jeunesse française, écrit-il, celle des années quatre-vingt-dix ne voulait plus rien à voir avec Zola, elle s'était choisi un Maître et Prophète tout différent, et c'était Péladan. Strindberg n'oublie pas de rappeler que depuis le début de La Décadence Latine (1884) quatorze romans se sont succédés et qu'en comptant les drames et essais philosophiques l'oeuvre compte trente-huit volumes. Quant à la construction romanesque autour d'une idée générale, Strindberg

dresse un parallèle entre Péladan et Zola. Au cycle des Rougon-Macquart qui couvre la période du Second Empire correspond celui de La Décadence Latine, témoignage sans concession sur les turpitudes et les aspirations du Paris-fin-de-siècle. Le style de Péladan, selon Strindberg, est un lyrisme brûlant ; plongeant dans la fange, ce Juvénal moderne revient toujours vers les hauteurs et s'élève finalement jusqu'aux nuées. Toujours selon Strindberg, le roman le plus brillant de Péladan est l'Initiation sentimentale (en allemand "Einweihung des Weibes") livre dans lequel toutes les nuances de l'amour sont exprimées. La réussite la plus heureuse est La Prométhéïde, conçue hypothétiquement d'après les deux parties perdues de la trilogie eschylienne. Enfin, Strindberg présente les opinions de Péladan au public allemand de 1911 d'une manière qui n'est pas toujours bien exacte :

> *Péladan n'est ni un nationaliste, ni un homme de la revanche ; C'est un citoyen du monde qui a défendu Wagner en France en dépit des "Patriotes" ; il a oeuvré pour l'art moderne en organisant des expositions et il a donné impulsion à tout ce qui se réclame du Symbolisme.*

Pour terminer, Strindberg confirme que l'influence de Péladan est grande, plus qu'on ne le croit, mais plus diffuse que directe.

L'analyse du Panthée n'a pas été entreprise par le dramaturge suédois, mais il serait tentant d'en comparer le thème et l'intrigue à ses écrits et à son théâtre postérieurs à 1896. On sait que le Panthée se déroule dans une atmosphère wagnérienne, Péladan l'ayant en partie rédigée à Saint-Enogat (Saint-Lunaire dans le roman) auprès de Judith Gautier, dans la villa du "Pré-aux-oiseaux". La traduction de Schering a su parfaitement rendre le wagnérisme d'une oeuvre bien propre à plaire à un certain public allemand.

Même après la guerre 1914-1918 et la mort du Sâr, l'influence de celui-ci fut encore perceptible en Allemagne. Victor-Emile Michelet écrivait en 1934 :

> *Souvent la gloire qui nait au pays de la mort se répand d'abord hors des frontières de la patrie terrestre du glorifié. En Allemagne, les traductions de Péladan ont débordé l'élite et elles atteignent des tirages considérables. Les Allemands connaissent parfaitement les pages très ardentes qu'il écrivit contre eux pendant la guerre. Ils ne lui en tiennent pas rigueur. Ils l'ont adopté depuis la guerre, comme antérieurement ils avaient adopté Gobineau, alors à peu près inconnu en France.*
>
> *(La résurrection de Péladan, in Promenade aux jardins des esprits et des formes, Librairie Piton, Paris, 1934).*

Strindberg, qui avait lui-même subi l'emprise de La Décadence Latine dès les dernières années du XIX° siècle avait prévu, dès 1911, cette inattendue fortune littéraire du Sâr en terre germanique.

UNE LETTRE DE Félicité de LAMENNAIS à l'abbé Paul François Gaspard LACURIA

Paris, le 21 février 1844

Je suis très touché, Monsieur, de tout ce que vous voulez bien me dire d'aimable et d'affectueux. Après le sentiment du devoir accompli, je ne sais si rien de bon sur la terre est de Dieu, que ce qui émane des sympathies de l'âme. Chaque jour en s'écoulant nous montre mieux combien tout le reste est vain. Les temps que vous me rappelez sont bien loin déjà. Je ne sais ce que, aidés par l'autorité catholique, ou même seulement tolérés par elle, eussent produits les efforts tentés pour l'affranchir de la dépendance qui semble lui peser aujourd'hui. Mais depuis cette époque, les questions ont beaucoup changé, et ce que le public y voit de plus clair, c'est que de part et d'autre personne ne dit sa vraie pensée, qu'on invoque des principes auxquels on ne croit pas, qu'on ne veut pas et qu'on ne peut pas vouloir. Tous ces débats seront donc stériles. Après des luttes plus ou moins vives, les discussions sans dignité, parce qu'elles sont sans sincérité, on obtiendra du gouvernement des concessions de détail, dans la mesure qu'il jugera être celles de son intérêt, concessions qu'en d'autres circonstances, il sera tout prêt à retirer, qu'il retirera de fait, pour peu que le même motif d'intérêt l'en presse.

Au fond, il s'agit en tout cela du fondement même de l'ordre moral, la liberté de conscience qui implique la liberté de culte, d'enseignement, de pensée et d'expression de la pensée. Le pouvoir politique ne veut pas de cette liberté menaçante pour lui, dans les conditions d'existence qu'il s'y est faites.

L'Eglise n'en veut pas davantage, comme il est assez prouvé de fait, et comme elle l'a de nos jours dogmatiquement déclarée, de la manière la plus solennelle.

Entre le pouvoir et l'Eglise, parlant tous deux de liberté, la guerre qui se poursuit en ce moment, n'est donc, de part et d'autre, qu'une grande hypocrisie, une comédie qui ne trompe personne après tout, car tout le monde croit bien que l'Eglise, par exemple, indépendamment des intérêts propres de sa hiérarchie, ne peut, je ne dis pas consacrer, mais tolérer comme naturel et divinement imprescriptible, le droit de se damner et de damner autrui.

Dieu tirera de ce chaos ce qui doit en sortir selon ses desseins. Ce que l'avenir cache dans son ombre, est digne de Lui, de sa sagesse, de sa bonté. A celui qui croit fortement, que ***fait-il de plus ?***

Recevez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments très dévoués.

F. LAMENNAIS

Par cette lettre de Lamennais, nous revenons à l'un des aspects peu connus de Lacuria : son intérêt si non sa participation au mouvement du *Libéralisme catholique*, que nous évoquions déjà dans le N° 2 de notre revue, à propos de l'édition d'une lettre inédite datée de 1836, de Montalembert à notre Saint abbé. En fait, l'intérêt de Lacuria pour cette croisade est bien antérieur à 1836 même, puisque déjà en 1832, et l'abbé Lacuria n'a

alors que vingt-six ans et n'est que tonsuré, une lettre inédite de Montalembert que nous publierons, montre avec les relations privilégiées qui l'unissent déjà à ce dernier et à Lamennais, ses préoccupations à propos des destinées de *L'Avenir* . La lettre est datée du 18 août 1832 de Munich : on comprendra l'intérêt de la missive lorsque l'on se souviendra que c'est trois jours après que Grégoire XVI publie l'encyclique *Mirari Vos*...

En ce qui regarde 1844, quels sont dans l'histoire de l'Eglise de France, les faits évoqués présentement par Lamennais ?

Les historiens ont souvent coutume de faire coïncider les débuts du libéralisme catholique avec la Révolution de 1830 et le lancement de *L'Avenir*. Le sujet abordé ici n'aura pas pour vocation d'examiner le bien fondé d'une telle thèse ou si des antécédants ne peuvent être recherchés notamment chez le Baron d'Eckstein qui écrivait notamment dans un article tiré à part du *Catholique* sur *la liberté chrétienne* : (1)

"Depuis ce temps (1815), j'ai vu la France de près, je l'ai étudiée avec "soin. Il m'est resté la conviction intime que la base historique n'est pas "applicable à ce pays. Quittant alors la sphère des intérêts positifs, je "me suis jeté dans celle des idées. Les formes passent, les moeurs varient: "il y a dans les idées un principe d'éternité que rien n'étouffe. J'ai "adopté pleinement les deux grandes idées de l'époque, la lierbté et l'éga-"lité, conciliées avec l'ordre, mais si malheureusement défigurées par le "parti révolutionnaire. Deux motifs ont causé cette triste altération dont "nous sommes témoins : d'une part l'esprit anti-chrétien, d'une autre le "génie négatif des révolutionnaires, génie qui ne trouvait pas un correctif "suffisant dans la philosophie du dernier siècle ni dans la théorie informe "empruntée à la Constituante. Jamais ce qui est essentiellement négatif ne "pourra servir à rien constituer réellement. C'est alors que j'ai entrevu "dans la liberté un droit de l'individualité puissante et soutenue... "Qu'on nous donne la liberté politique, la liberté de conscience ; qu'on "permette et que l'on encourage le libre agrandissement de l'individu... "La nature est plus puissante que cette confusion ! C'est elle qui nous "arrache sans cesse à l'anarchie, état contre nature, pour nous faire en-"trer dans le régime social. De même le Christianisme (seconde nature en "état de grâce) est bien plus profond que la raison de nos doctrinaires, "qui n'enfantent que des disputes sur les bancs des collèges. Le Christia-"nisme s'allie merveilleusement bien à la liberté, à l'égalité. Seul, il "les féconde".

Nous regrettons de ne pouvoir en cet article citer ce texte en son entier et renvoyons le lecteur intéressé à une étude particulière que nous préparons, sur la place de Lacuria dans le mouvement catholique libéral. *Le Catholique*, recueil mensuel que rédige presque seul Eckstein, se proposait de *"passer en revue toutes les connaissances humaines en les ramenant à l'unité"* : De 1826 à 1829, seize volumes in octavo devaient paraître.

Le 10 mars 1829, *Le Correspondant* voit le jour, il porte en sous-titre : *"Journal religieux, politique, philosophique, littéraire"*. Sa périodité est hebdomadaire et ses collaborateurs seront avec le Baron d'Eckstein, le Comte H. de Merode, MM. de Carré, Cazales, Foisset, etc.

Le Correspondant devait prendre pour épigraphe : *"Liberté civile et religieuse par tout l'Univers"*. C'est dans ce journal, qui était en relation avec la *Société d'études de Dijon*, où débuta Lacordaire, que M. de Cazalès introduisit un jeune homme qui n'avait pas vingt ans, Charles de Montalembert, qui trois mois après son arrivée dans ce cénacle, le quittait pour

concourir à la rédaction de *L'Avenir*. *Le Correspondant* devait prendre une place importante dans la presse catholique, c'est pourquoi un témoin de l'époque, rapporte Fernand Marret, dans son *Histoire Générale de l'Eglise*, pouvait écrire (2) : *"On apportait dans ces réunions, un grand amour pour la vérité, un amour passionné pour la cause de la Sainte Eglise. Je ne crois pas qu'il y ait eu jamais, dans la jeunesse catholique, plus d'entrain, de mouvement, de vie".*

Il est un homme à qui *Le Correspondant* rendait souvent hommage pour ses idées et qu'une élite de jeunes gens : Melchior du Lac, Eugène de la Gournerie, Léon et Eugène Boré, Théophile Foisset, Edmond ee Cazalès, Franz de Champagny, groupés autour de l'abbé de Salinis dans les salons du Collège Henri IV dont il était l'aumônier, considéraient comme leur maître ; je veux évoquer l'abbé de Lamennais : Selon ce grand penseur, le véritable ordre social doit être religieux.

°

° °

Pour situer la position Lamennaisienne, citons cet extrait de son ouvrage: *Des progrès de la Révolution et de la guerre contre l'Eglise*, édité à Paris en 1839 (3) : *"Nous demandons pour l'Eglise catholique la liberté promise par la Charte à toutes les religions, la liberté dont jouissent les protestants, les juifs, dont jouiront les sectateurs de Mahomet et de Bouddha, s'il en existait en France. Ce n'est pas je pense trop demander et vingt-cinq millions de catholiques ont bien le droit aussi de se compter pour quelque chose, le droit de ne pas trouver bon que l'on fasse d'eux un peuple de serfs, des espèces d'ilotes ou de parias. On s'est trop habitué à ne voir en eux qu'une masse inerte née pour subir le joug qu'on voudra lui imposer. Le repos de l'avenir exige qu'on se détrompe à cet égard. Que le libéralisme s'en souvienne. Nous demandons la liberté de conscienne, la liberté de la presse, la liberté de l'éducation, et c'est là ce que demandent comme nous les catholiques belges opprimés par un gouvernement persécuteur. Il ne s'agit point ici de querelles politiques, de systèmes d'administration, il s'agit de ce que l'on ne peut sans crime ravir à nul homme quel qu'il soit et il est temps enfin que les catholiques sachent si l'on entend les mettre hors de la loi commune, et les réduire à un esclavage tel qu'il n'en existera jamais d'égal dans le monde. Que l'on s'explique là-dessus, car alors la question changerait : jusque-là il est permis de discuter toutes celles qui se lient à de si grands intérêts : il est permis de réclamer ce qu'on ne saurait refuser à personne sans violer les principes mêmes sur lesquels repose l'Etat, et les garanties les plus solennelles... Prêtres de Jésus-Christ, s'il fut jamais une mission propre à enflammer le zèle, à fortifier l'âme et à l'élever à la hauteur des plus grands sacrifices, c'est sans doute celle qui vous est confiée. De vous, de votre constance, dépend le salut de l'Eglise et des nations assises à l'ombre de la mort. Le sort du monde est en vos mains : et pour le sauver que faut-il ? Ce qu'il fallut il y a huit siècles: une parole qui parte du pied de la croix.*

L'Eglise a, même en ce qui tient uniquement à la science, une magnifique carrière à remplir : c'est à elle qu'il appartient de féconder le chaos et de séparer une seconde fois la lumière des ténèbres. Tels sont, autant que nous le comprenons, les principaux devoirs du clergé. Abandonner à elle-même la société politique, qui se dissout et meurt en repoussant toute influence divine, ne prendra aucune part à la guerre des souverainetés et du libéralisme qui combattent celles-là pour le despotisme, celui-ci pour l'anarchie. Le Seigneur s'est fatigué à rappeler les peuples et les rois, et ils ne l'ont pas écouté, et ils se sont détournés de lui : c'est pour-

quoi, il étendra sur eux sa main. Que ceux donc qui doivent aller à la mort, aillent à la mort, que ceux qui doivent tomber sous le glaive, tombent sous le glaive ! Sortez donc, sortez de la maison de servitude, brisez les fers qui vous dégradent et vous empêchent de remplir, selon toute son étendu, votre céleste vocation ; rentrez, par une volonté généreuse, en possession de la liberté que le Christ vous a acquise de son sang. Encore une fois, sortez, retirez-vous comme Jean au désert, pour y préparer la voie du Seigneur".

Lamennais, comme nous l'avons déjà signalé fondait avec Gerbet, Lacordaiee, Montalembert, Charles de Coux, le 16 octobre 1830, le journal *L'Avenir* qui définisait lui-même en précisant ses objectifs par les six libertés, que les catholiques devaient réclamer :

- Liberté de conscience ou de religion
- Liberté d'enseignement
- Liberté de la presse
- Liberté d'association
- Liberté du suffrage (c'est-à-dire son universalisation)
- Libertés locales

° °

A la lecture de lettres de Montalembert, de Lacordaire, de Lamennais que les lecteurs de *La Revue* connaissent, on comprend que la maîtrise de l'écriture et l'ardeur avec laquelle ces hommes défendaient leurs idées aient connu à la fois un grand succès et beaucoup d'hostilités. Ces hostilités émanèrent bien entendu d'archevêques et d'évêques Français : A ces attaques, comment pouvait-on mieux répondre quand on se nomme Lamennais que de la façon suivante, dont nous fournissons un extrait et qui devait paraître dans le dernier numéro de *L'Avenir*, celui du 15 novembre 1831 : *"Tandis que des hommes complètement étrangers à nos opinions, et à qui nos "espérances ne pouvaient inspirer que de la pitié, rendaient cependant jus-"tice à la pureté de nos intentions et à la franchise de nos paroles, ceux "qui priaient au pied des mêmes autels que nous, allaient partour noircis-"sant nos noms. Longtemps leurs menées mystérieuses nous furent inconnues ; "car nous, simples et chrétiens, nous pensions qu'on nous combattrait avec "des armes pareilles aux nôtres, et nous ne supposions pas, pendant que "nous luttions au grand jour et que la publicité était l'âme de notre oeu-"vre, qu'il y eût des hommes occupés à ramasser dans les ténèbres et dans "la boue d'odieuses calomnies. On commença par nous imputer une haine im-"placable pour la dynastie exilée, un acharnement sans bornes contre ses "membres, par cela seul qu'ils étaient rois et Bourbons, et jusqu'à des "injures personnelles et imprimées contre eux. Ce n'était rien encore. Il "s'est trouvé des hommes qui, pour se venger d'une différence d'opinions, "pour nous punir d'avoir froissé leurs préjugés, n'ont pas craint, atta-"quant jusqu'à la vie privée de ceux d'entre nous qui sont prêtres, d'in-"venter des faits qui impliqueraient la violation des premiers devoirs de "leur état. Il est des reproches qu'une certaine dignité défend de réfuter; "il y a des hommes qu'il faut aller chercher trop bas dans l'infamie pour "ne pas les y laisser toujours. Passons.*

"Après avoir noirci notre vie privée, ces mêmes hommes ont été colporter "que nous faisions une scission déplorable parmi les catholiques de France; "que nous semions partout un esprit de révolte et d'incrédulité ; que nous vou-"lions le mariage des prêtres ; et que surtout nous étions en pleine rébel-"lion contre les évêques de France.

"Ce n'est pas tout encore. On a été jusqu'à nous imputer des desseins de "révolte contre Rome ! Oui contre Rome ! Elle nous a déjà condamnés, selon

"ces interprètres de ses lois, et si la sentence n'est pas promulguée, "c'est que Rome est convaincue, comme eux, que nous n'attendons que ce "moment pour lever la bannière de Luther. Nombre de gens ont déjà même "arrangé leurs dates ; tel jour pour serons schismatiques, tel autre "hérétiques, et alors grâce au Ciel, l'Eglise de France saura à quoi s'en "tenir sur ces prétendus défenseurs.

"Les calomnies ont du reste porté leur fruits ; la persécution les a sui-"vies ; la persécution, nous le disons avec une profonde douleur, venue "d'en haut. Il est vrai qu'aucune improbation officielle ni directe ne "nous a été communiquée, mais des sévices qui pouvaient difficilement nous "atteindre, ont été exercés sur nos partisans. Les destitutions les plus "étranges ont été prononcées contre des prêtres, connus par la pureté de "leurs moeurs, leur popularité auprès des fidèles et la profondeur de leur "instruction. L'expulsion prononcée contre les professeurs des séminaires "qui avaient le malheur d'enseigner une doctrine qu'ils croient celle de "Rome, et que deux papes ont couronnée des plus brillants éloges ; le refus "des ordres sacrés infligé aux séminaristes suspects de partager cette "doctrine ; quelquefois même l'interdiction ipso facto prononcée contre nos "abonnés ecclésiastiques ; enfin nos oeuvres de charité même frappées de "réprobation, et des précautions prises contre la bienfaisance, pour peu "qu'elle s'exerçât par nos pauvres mains : telles sont les mesures de ri-"gueur qu'ont cru devoir employer contre nous, non pas la majorité des "évêques de France, ce qu'à Dieu ne plaise, mais quelques-uns de ces véné-"rables pasteurs trompés sans doute sur notre compte par de feux rapports "et pour lesquels rien n'ébranlera du reste notre respectueuse affection..."

Dans le même numéro 135 de *L'Avenir*, Lamennais écrivait encore :

"Il y a aujourd'hui treize mois que quelques hommes entreprirent de défen-"dre deux grands biens, la religion et la liberté. Ils étaient en petit "nombre, pauvres et sincères. Ils n'avaient servi aucune puissance de ce "monde ; nul parti ne les avait compté dans ses rangs, et leur coeur n'était "pas moins libre que leur mémoire ; car ils n'avaient foi en aucun parti et "en aucun gouvernement. Ils avaient gardé toute leur foi pour Dieu, et, "dans leur devise, à côté de son nom, ils ne placèrent qu'un autre nom ve-"nu du Ciel avec le sien. Ainsi se trouva renoué dans les temps modernes "une alliance antique. Le petit nombre d'hommes qui avaient renoué cette "alliance étaient catholiques. Ils dirent à leurs Frères... : Ministres de "Celui qui naquit dans une crèche et mourut sur une croix, remontez à votre "origine, retrempez-vous volontairement dans la pauvreté, dans la souffran-"ce, et la parole du Dieu souffrant et pauvre rependra sur vos lèvres son "efficace première. Sans aucun autre appui que cette divine parole, descendez "comme les douze pêcheurs, au milieu des peuples, et recommencez la conquê-"te du monde. Une nouvelle ère de triomphe et de gloire se prépare pour le "Christianisme. Voyez à l'horizon les signes précurseurs du lever de l'as-"tre, et, messagers de l'espérance, entonnez sur les ruines de tout ce qui "passe, le cantique de vie..."

Avec chacune de ces si courtes citations, nous voudrions offrir au lecteur des textes correspondant en fait à de nombreuses pages, conscients que nous sommes de la valeur de l'oeuvre accomplie.

Devant l'hostilité de l'Eglise de France, Lamennais et Montalembert, sur les conseils de Lacordaire, firent appel à Rome, et Rome les condamna : *Mirari Vos* paraît le 15 août 1832.

Soumis Lamennais et ses amis le sont : *L'Avenir* ne paraîtra plus, ce qui n'empêcha pas qu'on demanda à Lamennais des rétractations successives et comme l'écrira plus tard l'abbé Rohrbacher, ce que relate de même les auteurs du *Libéralisme catholique* (ouvrage cité en Note 1) : *"On use avec "lui de procédés capables de pousser à bout un homme ordinaire"*. Au bord de la dépression nerveuse, Lamennais déclare n'attacher plus aucun sens à des signatures extorquées à sa lassitude : il renonce à la pratique sacerdotale après avoir délaissé La Chesnaie. Il résigne aussi son supériorat de la Congrégation de Saint-Pierre, dans l'espoir de sauver les oeuvres de son frère Jean. Le départ de Lamennais, dont on comprend les raisons et dont découle le ton de cette lettre inédite que nous publions, bien mélancolique et sans espérance, même douze années après la condamnation de Rome, va permettre à Lacordaire, à Montalembert, d'exercer la poursuite de leurs buts avec prudence et en accord avec l'épiscopat. *Le Correspondant* va reparaître et les plus importants résultats seront obtenus en faveur de la liberté de l'enseignement et des ordres religieux.

J-P. BONNEROT

---

(1) Baron d'Eckstein : "DE MA CARRIERE POLITIQUE ET LITTERAIRE EN FRANCE ET DANS LES PAYS-BAS" ; in **Le Catholique**, Paris, Sautelet 1826-1829, to tome XIV, pp. 262 à 265, ou tiré à part, S.L.N.D. (Paris Mesnier 1829) in 8° - Cité par ailleurs, pp. 63 à 65 : Libéralisme Catholique, Paris, Armand Colin, Ed. Collection U.

(2) Fernand MOURET : "HISTOIRE GENERALE DE L'EGLISE", tome 8, Bloud et Gay, Ed. 1924, p. 124.

(3) Cité par Marcel PRELOT et F. GALLOVEDEC GENVYS : LE LIBERALISME CATHOLIQUE , op. cité, pp. 74 à 76.

DEUX DOCUMENTS DE Fernand DIVOIRE à PELADAN pour son ouvrage :

FAUT-IL DEVENIR MAGE ?

"Demain sans doute, le Sâr sera oublié et Paris désarmera devant PELADAN.

"On relira ses livres, on l'applaudira au théâtre.

"Alors, il y aura de l'honneur à l'admirer et nous serons fiers, nous, de l'avoir toujours fait".

F. DIVOIRE
"Les Etudes Idéalistes" : Les Maîtres de l'Idéalisme contemporains.

à PELADAN

"Très humble hommage d'un disciple qui veut discuter ".
Son Maître,
F. DIVOIRE

et (1925)
"Pour M. Paul MARTEAU qui sait aider au relèvement du nom de PELADAN".

F. DIVOIRE
(signature)

TABLE DES SOURCES MANUSCRITES UTILISEES DEPUIS NOTRE PREMIER NUMERO ET NON CITEES JUSQU'A PRESENT.

JUIN 1975 - N° 1 :

. Autour de la mort d'Adrien PELADAN : Trois lettres inédites de Louis-Adrien (PELADAN), LACURIA, Joséphin SOULARY : Ces trois documents proviennent de la Bibliothèque de l'Arsenal, Manuscrit N° 13413 : "Recueil d'autographes, photographies, etc., relatifs à Joséphin PELADAN et à sa famille".

SEPTEMBRE 1975 - N°2 :

. Un billet autographe et inédit de PELADAN sur MISTRAL et la Provence : Coll. particulière J-P. BONNEROT.
. Horoscope autographe et inédit de LACURIA pour Adrien PELADAN : Bibl. Arsenal, Manuscrit 13413.
. Une lettre inédite du Comte Charles de MONTALEMBERT à l'abbé Paul, François, Gaspard LACURIA : Bibliothèque de la Ville de LYON, Fonds ancien, Manuscrit n° N° 5794.

DECEMBRE 1975 - N° 3 :

. Minuit de Noël au pays de Tristan par Joséphin PELADAN. Conte inédit, Bibliothèque de l'Arsenal, Manuscrit N° 13105.
. Prédiction de l'abbé LACURIA par Joséphin PELADAN : Feuillet avec pour seule identification de l'article imprimé : "Le Cri de Londres". sl nd, Bibliothèque de l'Arsenal, Manuscrit N° 13383.
. Deux lettres inédites de LACURIA à Adrien PELADAN : Bibliothèque de l'Arsenal, Manuscrit N° 13413.

MARS ET JUIN 1976 - N° 4-5 :

. Conte de Pâques par Joséphin PELADAN : conte inédit, Bibliothèque de l'Arsenal, Manuscrit N° 13102.
. Initiation, un sonnet autographe de Stanislas de GUAITA à Joséphin PELADAN : confère la publication en inédit par nos soins dans la réédition de *COMMENT ON DEVIENT MAGE* de PELADAN, Robert DUMAS Ed., page 347, avec article qui l'accompagne. Deuxième édition de l'autographe, ici au format réel, Bibliothèque de l'Arsenal, Manuscrit N° 13412 : "Recueil de coupures de presse, de dessins, de photographies, etc., relatifs à Joséphin PELADAN".
. Une lettre inédite du R.P. Henri Dominique LACORDAIRE à LACURIA : Bibliothèque de la Ville de LYON, Fonds ancien, Manuscrit N° 5795.

SEPTEMBRE et DECEMBRE 1976 - N° 6-7 :

. Une nouvelle inédite de PELADAN : La Harpe de Cléden : Bibliothèque de l'Arsenal, Manuscrit N° 13098.
. Une lettre inédite de F. de LAMENNAIS à LACURIA : Bibliothèque de la Ville de LYON, Fonds ancien, Manuscrit N° 5798.